



« Tutti gli attimi noi moriamo un poco »

*Filippo De Pisis, octobre 1925*

Lors de son installation à Rome, dans la chambre « mélodramatique », au-dessus de sa commode de toilette et de tant d'objets en verre, Filippo conserve des photographies de sa ville : « Je les ai à l'œil, de manière à me rappeler que je dois l'aimer lointainement ». Or à Ferrare, entre le palais Calcagnini, via Montebello, où De Pisis passe ses premières années, et le Barchetto del Duca des Finzi-Contini, dont l'entrée se trouve Corso Ercole I d'Este, mais dont les jardins s'étendent bien au-delà ; au creux de la végétation plus ou moins domestiquée, près de ce court de tennis si insolite, miroite un joyau : tantôt fruit défendu parmi les agrumes, parmi les inaccessibles pamplemousses que conserve Perotti ; tantôt fragment de verrerie vénitienne, parcelle de lagune, nom énigmatique entre tous, sésame des appartements de la troublante Micòl, c'est le *lattimo*. Page 130 du roman : « Mais tôt ou tard, la pluie finirait : et alors le brouillard, matinal, transpercé par les faibles rayons de soleil, se muait en un je ne sais quoi de précieux, de délicatement opalescent, aux reflets changeants, semblables à ceux des « *lattimi* » dont elle avait sa chambre pleine. » La note en bas de page correspondant à cette première apparition du substantif, véritable mobile de création romanesque, motif qui dans le rêve de l'auteur commande, quelques pages plus loin, l'imminente montée des eaux de la lagune, souligne une consonance impossible à passer sous silence avec le mot *attimo*, d'autant que l'accentuation y invite. *L'attimo* semble avoir été un mot important de la pensée talmudique. En même temps, le traitement particulier du verre portant le nom de lattimo appartient, Bassani nous le glisse comme en chuchotant, aux compagnies juives des verriers vénitiens, celles-là même qui devront cesser leurs activités, à cause des lois raciales. Qu'est-ce que c'est que ces lattimi (*che roba è ?*) demande l'amoureux ? Quelque chose à manger ? Après s'être fait ironiquement traiter

d'ignorant, il apprend que ces objets sont : « du verre, des calices, des ampoules ... des *cosette*, des petites choses, en général des rebuts d'antiquaire... A Venise on les appelle *làttimi*. Ailleurs, opalines, flûtes aussi. Tu ne peux pas savoir comme j'adore ces choses. Je sais tout à leur sujet. Demande-moi, tu verras ! » Mais ce qui surprend encore davantage, c'est, à l'intérieur du roman, le bon voisinage que les *lattimi* et la peinture de De Pisis entretiennent. Micòl explique en détail à Giorgio que les brouillards vénitiens, probablement *per suggestione*, si différents des brouillards opaques de la vallée du Pô, sont tellement plus lumineux, plus *vaghi*, et que « ces brouillards, un seul peintre au monde avait pu « les rendre » : plus que le Monet de la fin, notre De Pisis. » « *Vago* » qualificatif choisi à n'en pas douter par l'écrivain, autant pour sa capacité à décrire ces brouillards si particuliers que pour définir les sentiments d'amour trouble qu'il éprouve et dont la peinture de De Pisis est l'emblème.

Plus loin, page 152 « ... accroché au mur, à côté de la petite porte qui y était encastrée et qui donnait sur la salle de bains, porte elle aussi entrouverte, un petit nu masculin de De Pisis, encadré par une simple baguette claire.

– Assied-toi, disait cependant Alberto, j'arrive tout de suite. »

---